

PAS VRAIMENT

D'aussi loin que je me souviens, je crois que j'étais bébé lorsque j'entendis pour la première fois ces deux mots dont l'association instille le doute dans les esprits : « *Pas vraiment.* »

C'est aussi à cette époque de l'innocence bienheureuse que je fus doté de l'étrange pouvoir de lire sur les lèvres. Lire sur les lèvres, c'est aussi terrible que de percevoir les pensées des autres : on ignore le bon pour ne retenir que le mauvais - ce qui nous atteint le plus souvent de manière durable.

Ainsi je n'étais *pas vraiment* beau, ni *vraiment* grand. J'étais, en définitive, un bébé très ordinaire, privé de la chance de ressembler à quelqu'un. C'est pourtant de cette façon que se créent les communions entre les membres de la famille : autour d'un petit bout de chair qui aurait - soi-disant - la fossette du grand-père, le nez du père ou la bouche de la mère.

Si je n'étais pas attirant, je n'étais pas un repoussoir. Entre repoussoirs des solidarités se nouent et on finit toujours par s'entendre, même avec les autres, tandis que les *pas vraiment* tels que moi ne trouvent guère d'âmes compatissantes et finissent par rester bêtement au milieu du gué, sans savoir de quel côté poser le pied.

Quand je fus âgé de dix ans, mon professeur convoqua mon père. Ou était-ce l'inverse. Peu importe, d'ailleurs, puisque ce fut le maître d'école qui parla.

« Vous comprenez, il n'est *pas vraiment* mauvais, mais il n'est pas non plus *vraiment* bon. De temps en temps, il lui arrive de faire quelque chose de bien, ce qui lui permet d'atteindre, voire de dépasser la moyenne, car il n'est *pas vraiment* bête (sous-entendu : *pas vraiment* intelligent non plus.) Hélas, le soufflé retombe immédiatement, comme s'il avait atteint la limite au-delà de

laquelle plus rien ne se produit. Je ne pense pas que ce soit chez lui de la paresse ou cette forme de résistance que l'on rencontre chez certains enfants en butte à un environnement familial difficile ou inadaptés au système scolaire. Certes, on ne demande pas aux élèves d'être des génies. Il y a *les uns et les autres*. Les premiers sont largement majoritaires. Quant aux seconds, ils seront admis dans les meilleurs lycées, feront de grandes études, deviendront peut-être l'élite de ce pays. Eux, leur chemin est tout tracé, le doute ne les habitera guère - ce qui ne les met pas à l'abri de faiblesses. Ils sont à l'image de son voisin de pupitre, Jules Caron ou, dans une autre classe, de la petite Sophie Duchemin, une véritable surdouée. Ne voyez dans ces propos aucune pensée discriminatoire : parmi la multitude des *uns*, à laquelle j'appartiens, certains réussiront très bien, parce qu'ils sont intelligents, entreprenants, courageux et capables. Mais votre fils est un garçon à part : impossible de savoir ce qu'il a en tête ni de connaître ses centres d'intérêt, et l'on ne voit pas de quoi sera fait son avenir. Est-il doué pour le sport, pour les travaux manuels ? Je sais, c'est trop tôt pour le dire. Alors essayez autre chose. Une discipline artistique comme la sculpture, le dessin, la musique, que sais-je, peut le révéler à lui-même... »

Ce fut la musique.

À ce stade de mon récit, il est possible de tout imaginer. Par exemple que j'étais incapable du moindre effort. Cependant, à l'évocation du nom de Sophie Duchemin, qui habitait notre immeuble, je n'avais pu m'empêcher de verser une larme. Quand nous étions petits, il nous arrivait de jouer ensemble. Puis nos chemins s'étaient brutalement séparés dès l'entrée dans la grande école. Je comprenais maintenant pourquoi et, pour la première fois de ma vie, j'avais éprouvé une sorte de honte à entendre le constat accablant du professeur. Le fossé qui s'était déjà creusé entre nous ne serait jamais comblé.

Contre toute attente, je me lançai résolument dans l'apprentissage du piano. Ma mère ne s'était pas séparée de son vieux Pleyel, qui émettait encore de beaux sons. Une cousine éloignée donnait des cours. À moi, elle ferait un prix raisonnable, pour deux leçons par semaine.

Mes débuts furent prometteurs. Je m'y étais pris tard, mais j'avais déjà quelques notions de solfège. Je connaissais la signification des signes de la portée ainsi que les clefs de sol et de fa. À force d'opiniâtreté, je parvins même à enchaîner quelques succès en raflant, à défaut des premières mentions, réservées aux *vraiment bons*, des seconds accessits aux concours que ma cousine m'obligeait à présenter.

Trois ans après, au seuil de l'adolescence, j'avais presque comblé mon retard sur certains gamins qui avaient commencé à l'âge de six ou sept ans.

Plus tard, une idée folle traversa l'esprit de ma mère : pourquoi ne pas préparer le concours d'entrée au Conservatoire national supérieur de Musique de Paris ? Ma cousine, qui savait à quoi s'en tenir sur mon compte, esquissa une grimace. « Pas le niveau, pas encore prêt... » Quant à moi, j'étais enthousiaste. Il suffisait d'attendre le bon moment et je me sentais de taille à relever le défi, mes études, déjà médiocres, dussent-elles en pâtir davantage.

Une épreuve préalable m'attendait : mon entrée dans la classe supérieure du conservatoire du 10^{ème} arrondissement, qui surpassait ceux des autres mairies de la Capitale. En sortir l'année d'après avec un premier prix m'ouvrirait les portes de la rue de Madrid. Pour être admis, je devais jouer une sonate de Beethoven, une étude de virtuosité de Moszkowski et la première Arabesque de Debussy.

J'étais satisfait de ma prestation mais quand je me tournai vers les cinq membres du jury pour saluer, je devinai, à la moue qui traversait leurs visages, la terrible sentence : « *pas vraiment* un virtuose ni un interprète ; ce garçon n'est

pas doué et sera, tout au plus, un exécutant. » Pas même la mince consolation d'un « *peut mieux faire.* »

Les échecs de la jeunesse sont les pires car ils vous marquent à jamais. Du reste, me retranchant, en guise d'excuse, derrière la fatalité, j'étais prêt à tout abandonner. Après tout, n'étais-je pas un *pas vraiment*, qui avait eu l'outrecuidance de lorgner vers les sommets ?

Alors que je ruminais dans mon coin tout en rangeant mes partitions, une femme distinguée aux cheveux d'un blond étincelant vint s'asseoir à côté de moi. Elle faisait partie du jury qui m'avait condamné et, ne sachant si elle venait m'adresser des reproches ou me consoler, je fis mine de me lever mais elle me pria aussitôt de me rasseoir.

« Ton exécution était loin d'être parfaite mais tu possèdes deux qualités. La nature t'a doté de mains exceptionnelles et l'émotion affleure en toi. Le reste, tu peux le corriger si tu persévères et si tu acceptes de souffrir. Ne laisse pas passer ta chance et dis à tes parents de venir me voir. »

Puis elle me tendit sa carte. C'est ainsi que je découvris Colette, concertiste, premier prix du Conservatoire et prix Liszt.

Grâce à elle, je connus cette forme d'exaltation qui précède les grands moments au prix d'efforts dont je ne me serais jamais cru capable. Mais il m'arriva aussi de subir les reproches véhéments de cette femme qui s'était donné pour mission de faire de ce *pas vraiment* un artiste à son image, animé de la passion qui mène à l'excellence. Cent fois, à bout de patience, je faillis renoncer et jeter mes partitions dans le caniveau.

Un jour, alors que j'étais dans des dispositions voisines, je croisai dans la cour de l'immeuble Sophie, la jeune fille que j'avais connue enfant. Elle était

entrée deux ans auparavant en fac et, par le jeu des sauts de classe, avait désormais près de trois ans d'avance sur moi, qui m'arrêterait au baccalauréat.

« Tiens, Jean ! Hier, ma fenêtre était ouverte. C'était toi qui jouais comme ça ? »

De la curiosité à laquelle se mêlaient incrédulité voire suspicion. « Non, quand même pas lui ! » lisais-je sur ses lèvres qui exprimaient une nuance de dédain. Je n'étais pas prêt à supporter le mépris d'une *autre* et, plus généralement, de ceux qui n'ont pas encore digéré leurs succès.

« Un disque », me contentai-je répondre en passant mon chemin.

Sans s'en apercevoir, elle venait de me rendre un immense service : me donner l'envie de me battre. Pour moi et pour celle qui, m'ayant pris sous son aile, croyait en moi. L'orgueil était passé par là et j'avais la ferme intention de montrer aux *autres* de quoi était capable un *pas vraiment* issu de la race des *uns*.

Dix ans après à Paris, devant une salle comble, j'ouvris, comme à l'accoutumée, mon récital « Chopin-Liszt » par la « Révolutionnaire », l'étude numéro 12 en ut mineur du merveilleux compositeur polonais.

Mes parents et Colette qui, cette fois, était venue en spectatrice, avaient pris place au premier rang. Derrière eux, au troisième, alors que je recueillais les derniers applaudissements, j'aperçus le visage gracieux de Sophie Duchemin, qui m'adressait des signes enthousiastes de la main.

J'avais bousculé ses certitudes et la pensée de Rimbaud, « *Car Je est un autre* », me revint soudain en mémoire lorsque je saluai le public.